

PHILOSOPHIE

Première partie

Consacrer un « dossier » de l'Echo à la philosophie, l'idée flottait dans l'air depuis déjà quelque temps.

N'avions-nous pas ces caricatures ferventes consacrées en 1849 par un élève à « son » professeur de philosophie ?
ce singulier cours manuscrit qui, anticipant sur les programmes, traitait de psychologie expérimentale ?
nombre de professeurs dont la réputation avait dépassé les frontières de l'Hexagone ce qui ne les protégeait pas de la contestation ?
d'illustres élèves comme Paul Ricœur ?

Le colloque international consacré à ce dernier les 18 et 19 octobre 2007 aux Champs Libres, et son épilogue, le baptême de la salle de conférences du lycée, nous ont décidés : il fallait passer à l'acte !

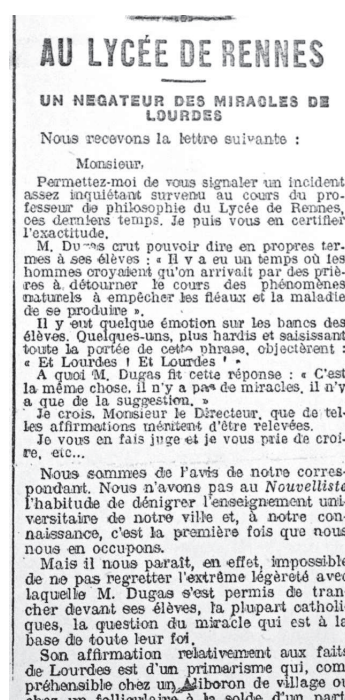
Toutefois, la matière rassemblée se révélant trop abondante pour les dimensions modestes de notre bulletin, nous avons décidé d'en scinder en deux la publication.

Cela nous permet de resserrer les contributions du présent numéro sur un thème et sur un œuvre.

Le thème c'est la naissance d'un champ de recherches que l'on désigne aujourd'hui -faute de mieux- sous le nom de *sciences cognitives*. Elle sera évoquée à travers l'analyse du cours manuscrit ci-dessus mentionné et la découverte de la carrière d'un des pionniers de la psychologie expérimentale : Benjamin Bourdon.

L'œuvre, bien entendu, c'est celui de Paul Ricœur, « une pensée en dialogue » pour reprendre le titre du colloque dont Jérôme Porée nous a fait l'amitié de dresser un premier bilan.

A.Th



« Paul Ricœur, la pensée en dialogue »

Trois questions... à Jérôme Porée, docteur en philosophie. Il fut l'élève de Paul Ricœur auquel un colloque est consacré ce jeudi et demain.

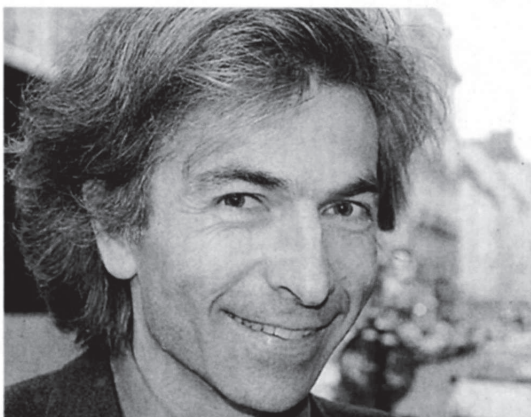
Qui était Paul Ricœur ? Vous l'avez connu.

Il était l'un de nos plus grands philosophes. C'était aussi un penseur engagé dans la discussion publique. Sa conviction était que l'autre est le plus court chemin entre soi et soi-même. Aussi aura-t-il été, pour l'étudiant que j'étais, bien plus qu'un maître.

Qu'est-ce qu'un maître qui renonce à la maîtrise et qui en cite cent autres qui le valent ? C'est le sens du titre de ce colloque : « La pensée en dialogue ». Plus tard, quand je l'ai mieux connu, autre chose m'a frappé : l'absence de distorsion entre la vie et l'œuvre. Il était ce qu'il disait.

Vous dites que ce colloque est un pari. En quoi est-ce un pari ?

Le pari est de réunir deux publics :



Jérôme Porée est professeur à l'université de Rennes 1. Il est à l'origine du colloque.



O-F. 18/10/07

Cl. J.N.-Cloarec



Coll. P.S.M.

Éloquent en chaire

Monsieur François Antoine Rondelet a tout pour plaire :

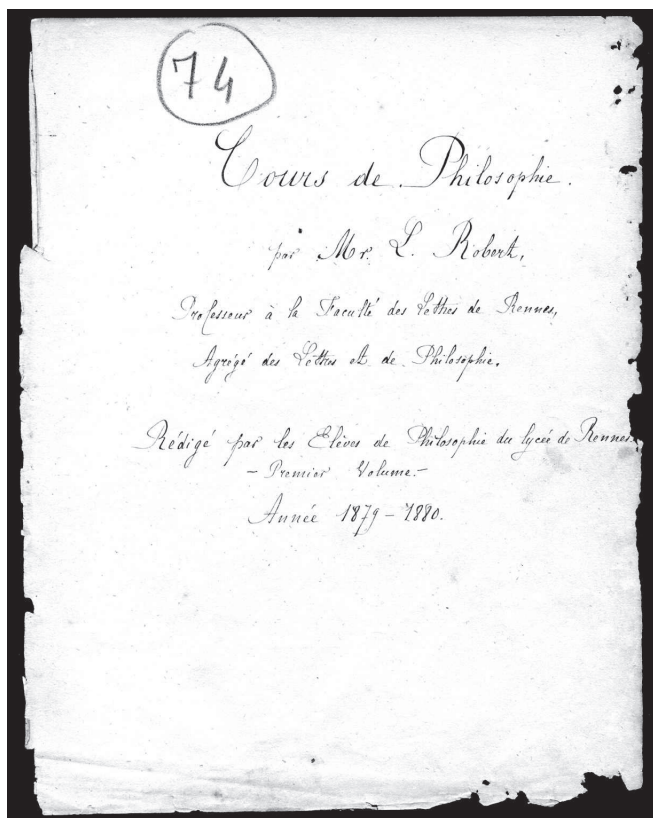
- il est bien habillé
- il est jeune (26 ans en cette année 1849)
- il est brillant (normalien, agrégé de philosophie, docteur ès lettres)
- il parle avec feu et détermination

Échos de lycéens du XIX^{ème} siècle

*Mon professeur de
Philosophie au Lycée de Rennes (1849)*



Éloquent en toge (Distribution des prix ?)



Cl. E. Ch.

2003 : Paul Ricoeur découvre la première page du cours de philosophie rédigé par des élèves en 1879-1880. (à gauche - lire aussi la fiche pp 9-10)
Depuis, le volume a été restauré grâce aux talents de relieuse de Ann Cloarec.

FICHE

Curiosité de notre bibliothèque :

COURS DE PHILOSOPHIE MANUSCRIT

de
1879-1880

Cela se présente comme un livre de dimensions modestes : 25 x 17 x 2,5 cm.

La reliure cartonnée actuelle n'est pas la couverture d'origine : en témoigne page 117, le coup de massicot qui a rogné l'appréciation peu flatteuse portée sur la rédaction de l'élève J. Karlskind.

A l'intérieur, en effet, les pages blanches à l'exception des deux premières et des deux dernières, ont été soigneusement numérotées, en haut et au centre, de 1 à 256, par la même main qui a tracé la page de titre (cf p 8) [Une feuille correspondant aux pages 235 et 236 a été arrachée, vraisemblablement par l'auteur des gribouillis effectués sur la page précédente (au stylo, donc bien plus tard).]

On voit encore nettement le tracé, au crayon fin, des lignes qui délimitent les marges et servent de support à l'écriture.

Les pages ont été écrites à la plume et à l'encre noire, tour à tour, par chacun des élèves de la classe qui inscrit son nom et qui signe. On compte ainsi 13 écritures différentes...

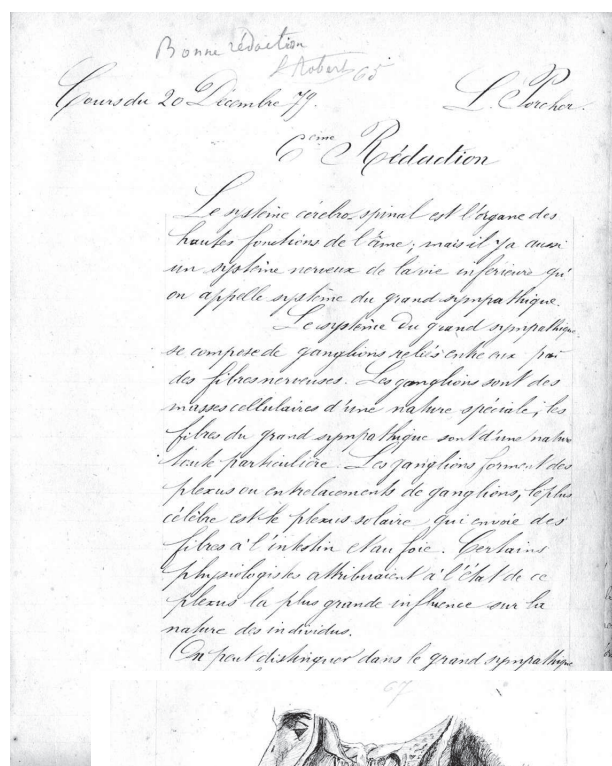
L'appréciation du professeur (qui va de « rédaction passable » à « bonne rédaction »), ses éventuelles corrections et sa signature, ont une couleur grisée : sans doute une encre rouge qui a viré.

Les cours s'étalent du 3 décembre 1879 au 6 mars 1880, à raison de 2 cours par semaine espacés de 3 jours au moins (le plus souvent le mercredi et le samedi) avec une interruption d'un mois, du samedi 27 décembre au lundi 26 janvier. La semaine de rentrée de janvier est exceptionnelle avec trois cours : lundi 26, jeudi 29, samedi 31.

L'élève dont c'est le tour, effectue sa rédaction (mise au net des notes et calligraphie sur le cahier) dans l'intervalle entre deux cours : un travail considérable surtout s'il s'accompagne de réalisations de dessins comme ceux que signent [Louis] Porcher ou E. Perdiel.

Le lycée avait un professeur de philosophie, M. Pluzanski, ancien Normalien (1861) nommé à Rennes en octobre 1878, à la suite de M. F. J. Biet (prêtre).

La présence de M. Robert, qui vient en voisin du Palais Universitaire tout proche, s'explique vraisemblablement par la spécificité du cours de Psychologie expérimentale dispensé. (voir, au verso, l'analyse de Jacqueline Morne)

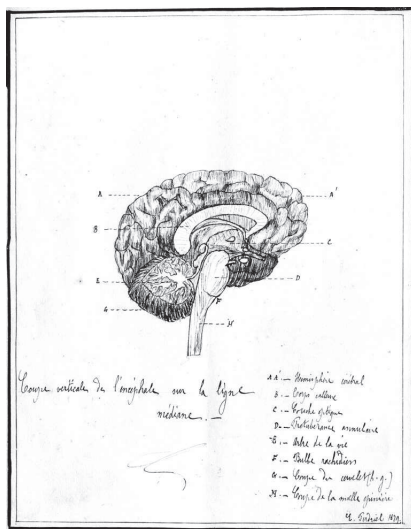


ANALYSE

Une inflexion moderniste

Ce cours de philosophie, datant de 1879, a de quoi surprendre le lecteur contemporain, il semble en effet plus s'apparenter à un cours de physiologie (voir les schémas) ou de psychologie expérimentale.

L'auteur, était certainement un tenant du courant « moderniste » qui à la fin du second empire réagit contre la philosophie spéculative, la métaphysique et le dogmatisme des textes, héritage de Victor Cousin. Il valorise au contraire l'approche empirique de la connaissance. L'opposition est double : les références aux sciences prennent le pas sur les références métaphysiques et l'approche empirique prend le pas sur l'exégèse des textes. Ces « modernistes » cherchent à faire traduire dans les programmes et les manuels l'intérêt qu'ils portent au développement des nouvelles disciplines scientifiques : dans le programme de 1880 les références scientifiques font une entrée en force, on y trouve explicitement allusion à « *l'utilité de la psychologie comparée et de l'expérimentation en psychologie* ». Il s'agit d'inclure dans l'enseignement des connaissances positives concernant la vie de l'esprit, et de s'interroger sur la possibilité d'expliquer les données de la raison par « *l'expérience, l'association des idées et l'hérédité* » (H. Marion. *Le nouveau programme de philosophie*, Revue Philosophique 1880). Nous sommes à l'époque de Théodore Ribot ou de Paul Janet qui écrivait « *L'homme commence par l'animalité, il s'achève par la société* », ou d'Herbert Spencer, dont notre professeur fait grand usage.



Le cours qui nous intéresse, affirme clairement la nécessité de se rapporter à l'étude du corps, de la physique comme de la physiologie, pour comprendre les mouvements de l'âme. « *Si on ignorait les propriétés de la matière organique on ne pourrait pas étudier le fait spirituel* ». Mais qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas de l'irruption du matérialisme dans le champ de l'enseignement philosophique, toujours clairement animé par une visée spiritualiste. Si on a recours à la physiologie c'est pour mieux démontrer l'identité et la spécificité de l'âme : « *nous en concluons qu'il y a en nous autre chose que le corps* ».

Aussi étrange qu'il puisse paraître aujourd'hui, cet appel aux sciences révèle cependant un souci constant de la philosophie de s'inscrire dans la continuité du travail scientifique. Il suffit de feuilleter les œuvres de Descartes, largement illustrées de schémas d'optique ou de physiologie, pour s'en persuader. L'enseignement de la philosophie a suivi le même chemin : jusqu'à la fin des années 60 par exemple la licence de philosophie comportait un certificat de psychologie (dont une part importante de psychologie expérimentale) et l'inscription à l'agrégation de philosophie exigeait l'obtention d'un certificat délivré par la faculté des sciences.

Il est clair qu'aujourd'hui l'enseignement de la philosophie s'est beaucoup éloigné des disciplines scientifiques, y compris de celles qui sont devenues les sciences humaines (psychologie, sociologie). La philosophie est plus considérée par l'opinion comme une discipline littéraire, et par les enseignants de philosophie comme une éducation à la réflexion critique. Cette tendance est encouragée par l'abandon -en 1960- de la division classique du programme en 4 sous-disciplines : psychologie, logique, morale, métaphysique, division qui appelait les questions de cours ; il s'organise autour de deux pôles de réflexion qui n'ont plus rien de disciplinaire : l'action et la connaissance. Les réformes ultérieures iront dans le même sens.

Une pédagogie traditionnelle

En ce qui concerne la forme, ce document témoigne de l'attachement de l'enseignement philosophique à la « leçon », on dirait aujourd'hui le cours magistral. La longueur du texte et la qualité de la rédaction laissent penser que le cours était sinon dicté, du moins dit suffisamment lentement pour que les élèves puissent faire beaucoup plus que prendre des notes à la volée. Par ailleurs cette « leçon » est aussi caractéristique de ce que les programmes depuis 1880 appellent « la liberté du professeur » qui n'est pas un simple répétiteur, mais compose son cours et en est le véritable auteur. Sur ces deux points les choses n'ont pas fondamentalement changé aujourd'hui : dans sa grande majorité le corps des professeurs de philosophie reste réfractaire à ce qu'ils considèrent comme des gesticulations pédagogiques. Le cours de philosophie reste pour l'essentiel un cours écrit que certains collègues rédigent in extenso.

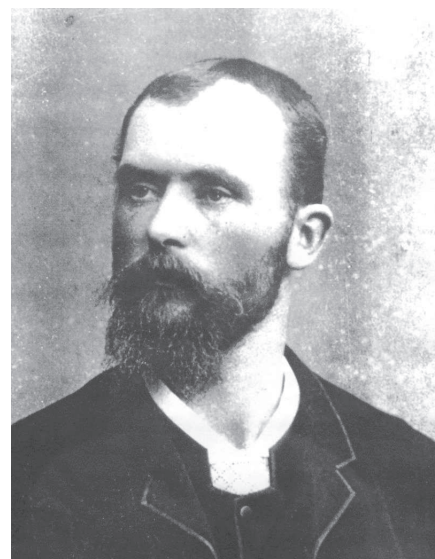
Le fait de faire rédiger le cours alternativement par tous les élèves de la classe s'est sans doute perdu aujourd'hui, (je l'ai pour ma part connu en 1963 quand j'étais stagiaire). Outre l'aspect pratique d'avoir une trace écrite du cours qui pouvait servir par exemple aux élèves absents (ou à l'inspecteur général !), cette pratique avait une fonction pédagogique. Il s'agit d'un exercice de rédaction et d'appropriation du cours. D'où le fait qu'il est corrigé par le maître et fait l'objet d'une appréciation. L'exercice majeur en philosophie, au milieu du XIXe, a d'abord été celui de la rédaction par lequel l'élève reproduit le cours du professeur. La dissertation au baccalauréat, apparue en 1866, s'apparentait plus à la récitation d'une question de cours qu'à la réflexion originale qu'on exige aujourd'hui des élèves.

En fin de compte ce document n'est pas une simple curiosité d'archives, il interroge l'enseignant de philosophie sur l'épineux problème des rapports science/philosophie, et l'invite à réfléchir sur ce que peuvent être aujourd'hui les contenus d'un enseignement désormais essentiellement défini par sa fonction critique.

Jacqueline MORNE

Benjamin BOURDON

Montmartin-sur-Mer, 1860 - Rennes, 1943.



« Je suis né en Normandie en 1860, dans un village du bord de mer, de parents qui étaient eux-mêmes d'origine normande. A l'époque de ma naissance, mon père n'exerçait aucune profession mais, vers ma neuvième année, il se fit cultivateur et se mit à exploiter une petite ferme qu'il avait héritée de son père et à laquelle il travailla dès lors pendant de nombreuses années avec énergie et intelligence. Lui-même était fils et petit-fils de notaires, sa mère était la fille d'un officier de marine, dont la vie dut être plutôt aventureuse – de fait, on l'avait surnommé « le corsaire ». Ma mère était d'origine humble : son père était un modeste fermier mais en même temps un excellent maçon et il dirigea la construction de bon nombre des plus importantes maisons qui furent édifiées dans le pays à cette époque.

A l'exception de cinq ou six personnes, comme le curé, le notaire et le médecin, mon village, qui comptait environ mille habitants, se composait de trois principales catégories de gens : des paysans, qui formaient la catégorie la plus importante, des marins et des carriers... Ce fut au sein de cette communauté que je passai la totalité de mon enfance et une partie de mon adolescence. Ces braves gens ne s'inquiétaient guère d'idées abstraites et ne se payaient pas de mots. Sans aucun doute ce milieu a exercé une grande influence sur le développement de mon esprit. »¹

Il entre au lycée de Coutances, en 1872, comme pensionnaire et y reste jusqu'au baccalauréat. Dans son autobiographie il évoque ces années de lycée : « Dans ce lycée, comme dans tous les autres..., la rhétorique était fort en honneur à cette époque. J'ai toujours ressenti une grande aversion pour cette rhétorique et je faisais piètre figure lorsqu'il était question dans mes thèmes de faire parler Cicéron ou tel autre personnage des temps anciens ou modernes. Au contraire, j'accordais un très grand intérêt, pendant mes années de lycée, aux mathématiques, aux langues vivantes, à la physique et à la chimie, au dessin, à la philosophie, ainsi qu'aux exercices physiques et à la gymnastique. Je me serais certainement intéressé à un apprentissage manuel s'il avait figuré au programme ; en fait j'ai toujours aimé ce genre de travail et je crois même que par la suite, j'ai passé trop de temps à construire mes propres instruments ou appareils pour mes expériences. ».

En 1879, à sa sortie du lycée, bachelier ès lettres et ès sciences, il fait un stage comme clerc de notaire chez un de ses oncles avant d'être aspirant répétiteur au lycée de Laval (17 novembre 1880) et de poursuivre des études de droit à Paris. Un an plus tard, il change d'orientation, obtient un poste de surveillant au lycée Louis-le-Grand et commence des études de philosophie auprès des grands maîtres spiritualistes de l'époque : Paul Janet, Elme-Marie Caro et Ludovic Carrau. Les cours de la Sorbonne, malgré le grand intérêt qu'il trouve dans ceux de Théodule Ribot, ne lui suffisent pas ; il fréquente ceux de l'aliéniste Magnan à l'asile Sainte-Anne, ceux du neuropsychiatre J.-M. Charcot à la Salpêtrière et ceux des physiologistes Brown-Séquard et Franck au Collège de France.

Reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1886, il obtient une bourse d'études pour un an en Allemagne et dès son arrivée à Heidelberg, au mois d'octobre, il écrit à ses parents pour leur raconter son voyage en train depuis Paris, le passage de la frontière à Avricourt et son installation à Heidelberg. Dans son autobiographie, il donne des précisions sur son travail et ses premiers contacts :

« Je fus d'abord à Heidelberg où, pendant le premier semestre, je suivis, parmi d'autres, les cours du linguiste Osthoff, qui était alors l'un des plus connus des néo-grammairiens. Mais j'avais hâte de m'initier à la psychologie expérimentale et d'entendre son illustre représentant, Wilhelm Wundt. Au commencement du second semestre, je partis donc pour Leipzig ; j'étais muni d'une lettre d'introduction d'Osthoff pour son collègue Brugmann, comme lui éminent néo-grammairien, et d'une autre lettre de Ribot à l'intention de Wundt. Brugmann et Wundt me reçurent très aimablement. Je suivis leurs cours à tous les deux ; de plus je pris part comme observateur aux recherches expérimentales qui étaient en cours dans le laboratoire de Wundt. ».

AVRICOURT, NOUVELLE FRONTIERE

Nous sommes arrivés à la frontière à 2 heures du matin. L'endroit où on quitte la France s'appelle Avricourt. Il y a deux gares à Avricourt, espacées l'une de l'autre d'environ un kilomètre, autant qu'il m'a semblé. La première est Avricourt (France), la seconde porte sur la carte des chemins de fer allemands le nom de Deutsch-Avricourt, cela signifie Avricourt (Allemagne). Ce qui m'a le plus émotionné en arrivant à Avricourt (Allemagne), ça été de voir le chemin de fer français s'en retourner tout de suite à Avricourt (France) ; au contraire, cela ne m'a pas produit une grande émotion de savoir que je me trouvais désormais sur le territoire allemand. A Deutsch-Avricourt, donc, tout le monde descend et l'on commence par procéder, dans la gare, où toutes les indications officielles sont maintenant écrites en Allemand (Ausgang = sortie ; Eingang = entrée) à la visite de nos bagages. Nous ouvrons nos malles et nos valises, et les inspecteurs allemands regardent ce qu'elles contiennent ; ils ne sont pas méchants et j'aurais pu leur faire passer 20 livres de dynamite, sans qu'ils s'en aperçoivent... Ce qui a eu de moins amusant à Avricourt, c'est que nous avons dû y attendre pendant deux heures le train allemand qui devait nous emporter... Nous arrivons à Strasbourg vers 7 heures, je n'en suis reparti qu'à 8 heures et demi... Je suis arrivé à Heidelberg, venant de France, à midi... ».

Rappelons que Wundt a créé, à l'Université de Leipzig, en 1879, le premier laboratoire de psychologie dans le monde et que Bourdon a dû y rencontrer de futurs grands psychologues comme James Mac-Keen Cattell qui effectuait à cette époque ses fameuses recherches sur les temps de réaction.

A son retour en France, en 1887, il est affecté au lycée de Valenciennes (7 novembre). L'année suivante (1888), paraît sa première publication sur l'évolution phonétique du langage dans la *Revue Philosophique*, et le 27 novembre 1889, il est nommé professeur de philosophie au Lycée de Rennes.

BOURDON VU PAR JARRY

« Un professeur de philosophie, qui fut le nôtre, et qui est l'auteur de livres excellents, M. B. Bourdon, disait : « Pour vous préparer à un travail – en ces temps anciens il s'agissait simplement d'un examen de baccalauréat – commencez, plusieurs jours et au besoin plusieurs mois à l'avance, par ne rien faire, ne rien étudier, ne rien lire ou ne lire que des matières futiles et récréatives n'ayant aucun rapport avec l'épreuve à subir. Ainsi votre esprit bénéficiera de ce double avantage : 1° il ne sera pas fatigué ; 2° il ne risquera pas d'être encombré par des connaissances acquises à la dernière minute et sur lesquelles il y a toute probabilité qu'on ne vous interrogera pas ». Ayant incontinent expérimenté cette méthode, nous nous en trouvâmes fort bien. Elle est, en somme, fondée sur la loi psychologique connue, que l'oubli est la condition indispensable de la mémoire. Une variante de ce système, un peu compliquée pour des cervelles de potaches, mais d'un emploi courant, consciemment ou inconsciemment, chez les hommes de lettres, est celle-ci : avant d'écrire, lire n'importe quoi ».

Jarry fait apparaître B. Bourdon sous le nom de *B. Bombus* (allusion transparente – pour les lycéens de l'époque – au nom de leur professeur traduit en latin) ou de la Conscience dans *Les Paralipomènes d'Ubu* et *Ubu cocu*.

Il cite, de nouveau, le nom de son ancien professeur dans une plaquette publiée le 10 mai 1907 et intitulée *Albert Samain (souvenirs)* : « .. Dès 1889, en des provinces, M. B. Bourdon leur (ces futurs normaliens, avocats, voire officiers ou médecins) avait expliqué, pour le scandale futur des examinateurs en Sorbonne et quoiqu'il ne fût point encore traduit, Nietzsche ».

Il a pour élèves Henri Morin, futur polytechnicien, détenteur de la pièce potachique *Les Polonais*, et Alfred Jarry, futur homme de lettres et auteur d'*Ubu Roi*. Ce dernier, a évoqué son professeur dans la revue *La Plume* du 1er janvier 1903 (voir ci-contre).

En 1890, il est chargé de conférences complémentaires à la faculté des lettres de Rennes tout en conservant son poste au lycée. L'année suivante Bourdon assure un « cours libre de philosophie » et il profite de cette liberté pour inaugurer le vendredi 18 décembre 1891 son premier cours de psychologie expérimentale. Victor Basch en fait un compte-rendu dans la revue les « *Annales de Bretagne* » (1892, 7, p. 259-265) : « ... Il (Bourdon) montre que les phénomènes psychologiques peuvent être soumis à l'expérience en exposant les expériences de Fechner, de Helmholtz et de Wundt, en décrivant les appareils dont ils se sont servis et en présentant quelques-uns de leurs résultats. Il abordera dans son cours annuel : 1°) l'étude des perceptions, 2°) l'étude de l'attention et de ses oscillations, 3°) l'étude des limites et de l'étendue de la conscience, 4°) l'étude de la mensuration des sensations ».

En 1892, il obtient le titre de docteur ès lettres avec une thèse intitulée « *L'expression des émotions et des sentiments dans le langage* », accompagnée d'une thèse latine sur la question des sensations dans l'œuvre de Descartes « *De qualitativibus sensibilibus apud Cartesium* ». La chaire de philosophie n'étant pas libre à la faculté de Rennes, il continue son enseignement complémentaire et commence à réaliser ses premières expériences en psychologie.

Le 16 janvier 1894, il est nommé maître de conférences à la faculté des lettres de Lille où il continue à s'intéresser à l'apprentissage.

Mais il ne se plaît pas dans cette ville et, le 24 avril 1896, il obtient le poste de chargé de cours de philosophie à la faculté des lettres de Rennes avant d'occuper la chaire de philosophie le 25 octobre 1896.

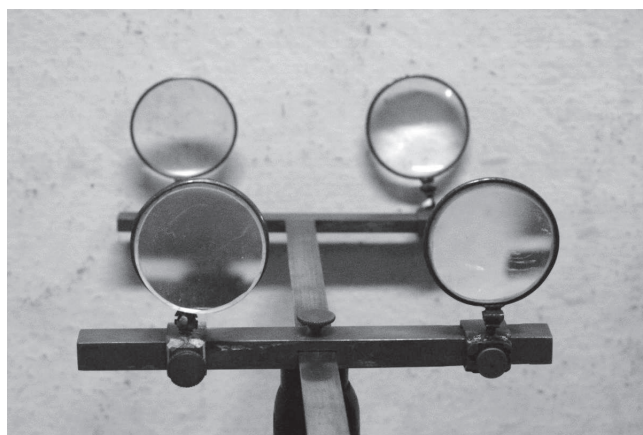
Dix mois plus tôt, Bourdon annonce dans les *Annales de Bretagne* la fondation officielle de son laboratoire de psychologie : « La faculté des lettres de Rennes vient de décider la création, à Rennes, d'un laboratoire de psychologie et de linguistique expérimentales. L'installation sera vraisemblablement prête vers Pâques prochain ou même un peu avant ».

Grâce à l'appui du doyen Loth, Rennes devenait la première université française à se doter d'un tel laboratoire². Laissons Bourdon

décrire l'équipement de ces locaux composés « d'une assez grande pièce, placée au rez-de-chaussée et orientée au midi, avec eau et gaz, et de baraquements peu confortables, mais qui néanmoins pourront être utilisés comme salles de travail, surtout pendant les beaux jours » (...)

Quant au détail des instruments que nous allons posséder ou que nous possédons dès maintenant, voici quels sont les principaux : un ensemble d'appareils pour l'inscription de la parole, comprenant un cylindre avec chariot, plusieurs tambours de Marey, un diapason électrique de deux cents vibrations doubles, un signal de Deprez, un microphone de Rousselot pour inscrire électriquement la hauteur de la parole, un pneumographe de Verdin, divers appareils de Rousselot pour enregistrer les vibrations buccales, nasales, les mouvements des lèvres, du larynx, un appareil de Rosapelly pour les vibrations du larynx, etc.

Une horloge sonnant les minutes et les cinq minutes. Cet instrument sera d'une grande utilité pour des recherches telles que celles que l'on fait sur l'entraînement, sur le ralentissement ou l'accélération qui peuvent survenir dans le travail intellectuel par suite de la fatigue, de l'absorption d'excitants. Un disque vertical, mû par un mouvement d'horlogerie et pouvant prendre toutes les vitesses depuis moins d'un tour jusqu'à une dizaine de tours par minute.



Instrument du laboratoire de B. Bourdon

N.B. Toutes les photos concernant B. Bourdon sont propriété du Laboratoire de psychologie expérimentale de Rennes 2

Cet appareil servira à des études sur la durée des perceptions visuelles, sur la reconnaissance des couleurs, etc...

Un dynamomètre ordinaire et un ergomètre pratique conçu d'après le même principe que l'ergographe de Mosso...

Enfin divers instruments tels que métronome, montre à cinquième de secondes avec mise en marche et arrêt par pression, sonnerie électrique, stéréoscope, appareil pour la démonstration des images consécutives rétinienne... ».

Travaillant seul, c'était un chercheur indépendant, audacieux et passionné. « Ceux qui l'ont connu disent de lui qu'il était droit, direct mais froid, pas facile d'accès et... pince sans rire. On sait aussi que les candidats aux épreuves orales d'examen le redoutaient particulièrement à cause des questions impromptues, saugrenues qu'il pouvait poser »³.

Bourdon dirigera le laboratoire jusqu'à sa retraite en 1930 et sera remplacé par Albert Burloud.

Jos PENNEC

¹ Bourdon B., Autobiography, in C. Murchinson ed., A history of psychology in autobiography, Worcester, Clark University Press, vol. 2, p. 1-16.

² Il existait, en France, deux autres laboratoires de psychologie ne dépendant pas de l'université : celui de la Sorbonne, fondé par Henry Beaunis en 1889, était rattaché à l'École des Hautes Études, le second était dirigé depuis 1890 par Pierre Janet à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris.

³ Serge Nicolas, *Benjamin Bourdon (1860-1943)*, Centenaire du laboratoire de psychologie expérimentale, Université Rennes 2, 1996.

Principaux ouvrages

*Liberté et religion, Manuscrit inédit conservé au laboratoire de psychologie expérimentale de Rennes 2, 1889, 310 p.

*L'expression des émotions et des tendances dans le langage, Paris, F. Alcan, 1892, 374 p. Thèse

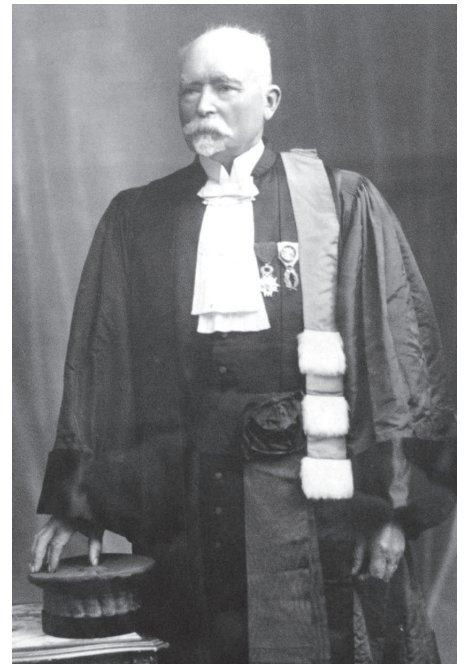
*La perception visuelle de l'espace, Paris, Schleicher frères, 1902, 442 p., ill.

*Les sensations, in G. Dumas, *Traité de psychologie*, tome 1, Paris, Alcan, 1923, p. 318-401

*La perception, in G. Dumas, *Traité de psychologie*, tome 2, Paris, Alcan, 1924, p. 1-43

*L'intelligence, Paris, F. Alcan, 1926, 388 p.

B. Bourdon a publié de nombreux articles dans les revues suivantes : *Revue philosophique*, *Année psychologique*, *Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest*, *Journal de psychologie normale et pathologique*.



De maître à disciple ...

Dans le prochain numéro nous évoquerons d'autres professeurs de philosophie et, parmi eux, Roland Dalbiez. De Dalbiez nous ne rappellerons donc, ici, que l'influence décisive qu'il eut sur un de ses élèves, Paul Ricœur.

Paul Ricœur devait confier que « ce n'est que dix ou quinze ans plus tard, [qu'il devait] prendre la mesure de [sa] dette à l'égard du philosophe Roland Dalbiez dont nous ne discernons pas l'envergure sous les traits de notre professeur ».

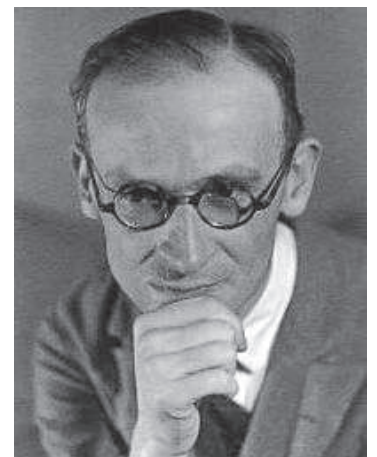
Mais c'est à la fois la manière d'enseigner et les injonctions morales de ce professeur qui décidèrent de son entrée en philosophie.

Écoutons Paul Ricœur :

« ...c'est à Roland Dalbiez que je dois le modèle didactique que je me suis efforcé de mettre en pratique, je veux dire une manière d'enseigner sans complaisance pour la confiance, pour l'impressionnisme, pour l'à-peu-près, pour l'habileté, pour la dérobade.

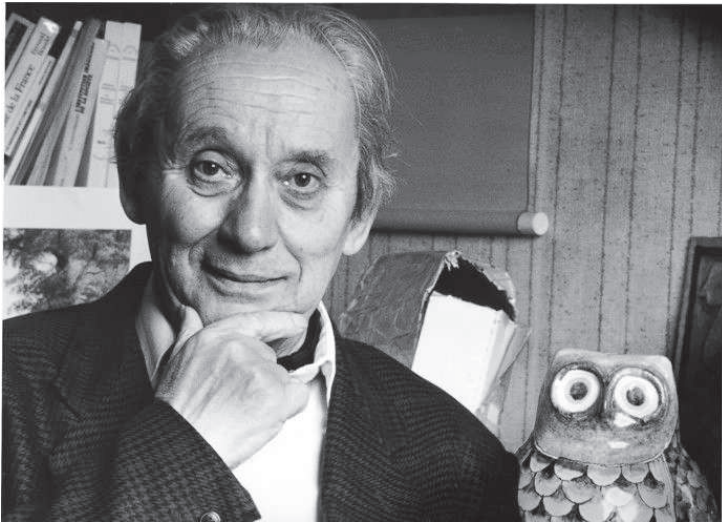
Je viens de prononcer le mot de *dérobade* : je touche ici à la plus sévère leçon que m'aît administrée mon premier maître¹ : au jeune étudiant qui envisageait avec crainte de se livrer sans esprit de repli aux tourments du doute et de la lutte intestine -plus redoutable que la controverse assassine-, mon maître disait : "ne vous détournez pas de ce que vous craignez de rencontrer, ne contournez jamais l'obstacle, mais affrontez-le de face". Cet avertissement fut entendu comme un encouragement - que dis-je ? une injonction – à *faire de la philosophie*. »

Coll. Dalbiez



Roland DALBIEZ

¹ « Mon premier maître en philosophie » est le titre de la contribution de Paul Ricœur au livre de Marguerite Léna « Honneur aux maîtres » paru aux éditions Criterion, dont sont tirées ces citations.



La photographie du colloque par Anne Selders

Paul Ricœur

Une pensée en dialogue

« C'était pendant la pause du déjeuner le deuxième jour. Il faisait beau et j'avais encore une heure devant moi. Attablé en plein soleil à la terrasse du Café des Champs Libres, je décidai de fumer un cigare et de commencer la lecture de Vivant jusqu'à la mort, que je venais d'acquérir. Mais j'avais laissé mon sac dans la salle de conférences et allai donc y chercher mon livre et mon cigare. La salle était vide et je me suis trouvé tout d'un coup devant le visage de Paul Ricœur. Projeté sur un écran énorme, il nous regardait depuis un jour et demi mais, cette fois, c'était différent. Il était si présent que je ne pouvais me dérober. »

J'étais seul et j'avais le sentiment d'une rencontre personnelle. Je me suis assis. Le visage m'interrogeait : 'Qu'allez-vous faire de ma pensée, de mon travail, de mon être ?' Mais, en même temps, j'y lisais un encouragement et une confiance : 'faites-le !' »

Jan Christopher Vaessen, dans cette lettre écrite à son retour dans son village du nord de la Hollande, exprime sans doute le sentiment d'une grande partie des participants des deux journées consacrées à Paul Ricœur les 18 et 19 octobre derniers aux Champs Libres. Placées sous le haut patronage de Edmond Hervé et animées par des conférenciers de toutes nationalités, elles venaient de réunir quatre cent personnes que l'on imagine d'abord interpellées, elles aussi, puis rassurées par l'injonction bienveillante : « faites-le ! ».

Des liens anciens attachaient Paul Ricœur à Rennes où, très tôt orphelin, il avait été recueilli par ses grands-parents paternels, où il avait fait ses études, où enfin il avait rencontré sa femme – cette petite fille dont, enfant, il tirait les nattes au temple du boulevard de la Liberté. C'est dans cette ville qu'il avait appris, selon l'explication donnée lors de sa réception à l'Hôtel de Ville en avril 2004, à « marcher dans la vie » – une longue marche qui devait s'interrompre l'année suivante.

Que reste-t-il, aujourd'hui, de cette longue marche ? Sa trace la plus visible est une œuvre lue dans le monde entier, riche d'une quarantaine de livres, de quelques centaines d'articles et de plusieurs dizaines de milliers de pages. Ce sont certains traits saillants de cette œuvre qui ont été soulignés durant ces deux journées. Regroupés en quatre ensembles, ils concernaient aussi bien la condition humaine que les ressources du récit, l'interprétation de la culture ou l'engagement dans la Cité. Ce dernier thème n'avait pas été choisi par hasard. Comment séparer, en effet, l'auteur prolifique du penseur impliqué dans la discussion publique ? Une même conviction, maintes fois réaffirmée, les animait : l'autre est le plus court chemin entre soi et soi-même. Elle explique le titre du colloque : « La pensée en dialogue ». A ceux qui croient que la pensée, comme la vie, est une guerre, Paul Ricœur a montré que l'on pouvait vivre et penser autrement. Il n'avait, certes, aucune naïveté – mais une confiance maintenue dans les ressources du langage. Il pensait, comme cet enfant que cite Freud et qui s'effrayait du silence de la nuit, que « quand quelqu'un parle, il fait clair ».

C'était d'ailleurs le pari de ces journées : faire oublier certaines difficultés de la langue philosophique et toucher un public élargi au-delà du petit cercle des spécialistes. Paul Ricœur rappelait souvent que la philosophie avait vocation, non seulement à s'ouvrir à d'autres disciplines, mais encore à se communiquer au plus grand nombre. D'où, à côté de livres à l'architecture complexe, les nombreux entretiens accordés aux journaux, aux radios et aux télévisions. Trois de ces derniers ont été présentés aux Champs Libres. Témoignages d'une pensée vivante et limpide, ils ont permis à beaucoup de découvrir ensemble l'homme et l'œuvre. Ce fut le cas, en particulier, de cette ample méditation sur la mémoire, l'histoire et l'oubli...

C'est à la musique cependant qu'il revint d'illustrer la définition ricœurienne de l'homme : « la joie du *oui* dans la tristesse du fini ». Pourquoi s'en étonner ? Paul Ricœur était, sans doute, un maître du discours. Mais il était le mieux placé pour savoir que tout ne peut pas être dit. Il n'ignorait pas cette part irréductible de nous-mêmes que Pascal nomme « cœur » et qu'il appelait quant à lui « fragilité affective ». C'est cette fragilité que fait entendre la musique : quand le langage rencontre sa limite, elle vient habiter à ses côtés le silence effrayant de la nuit. Certes, la « tristesse » dont parle cette définition est peut-être autre chose que l'angoisse. Mais l'essentiel est qu'elle n'annule pas la joie de l'affirmation. Le Trio Elégiaque, chaleureusement applaudi dans un Opéra comble pour ses interprétations de Schubert et de Chostakovitch, en a donné la plus belle preuve.

J'ai évoqué, en commençant, la trace visible du chemin de vie de Paul Ricœur. Mais il y a aussi son sillage invisible : cette amitié sans chapelles ni frontières à laquelle sa personnalité, sans doute, n'est pas étrangère. A la fin de sa vie, son désir le plus souvent exprimé était que ses amis se rencontrent. Il voulait parler de ses amis connus mais aussi de ceux qu'il ne connaissait pas et avec qui, s'il l'avait pu, il serait entré en conversation comme avec ses plus proches. Les uns et les autres étaient nombreux aux Champs Libres – venus, simplement, continuer la conversation.

Jérôme Porée



La salle de conférences devient salle Paul Ricœur

Le vendredi 19 octobre, en clôture du colloque consacré à Paul Ricœur, la salle de conférences du lycée a pris officiellement le nom de *Salle Paul Ricœur*.

Paul Ricœur a, en effet, accompli toute sa scolarité au lycée de Garçons de Rennes depuis la classe élémentaire de 8ème jusqu'en khâgne.

Nous avons vu (*cf. p 13*) qu'il y a été plus particulièrement marqué par l'enseignement de son professeur de philosophie Roland Dalbiez.

Au cours de la cérémonie, courte et chaleureuse, ont successivement pris la parole :

- Monsieur le proviseur François Perrault qui en tant que chef d'établissement mais aussi en temps que philosophe de formation, a dit son entière adhésion au choix de Paul Ricœur pour la dénomination de la salle de conférences.

- Jos Pennec, président de l'Amélycor, qui, par le biais de deux textes de Paul Ricœur lui-même, a évoqué la jeunesse et la formation intellectuelle du philosophe. (Photo)

- Jean-Noël Cloarec, enfin, qui a évoqué avec émotion la visite de Paul Ricœur dans "son vieux bahut" le 19 mars 2003.

A.T.

NOUVEAU !
sortie d'un double DVD :

Paul Ricœur,
philosophe de tous les dialogues
(éditions Montparnasse)

(Voir page 21)

Une jeunesse rennaise

2 rue Victor Hugo
Rennes

Monsieur le Maire,

J'ai l'honneur de présenter à votre bienveillance ma candidature au prix Bertrand Duhamel.

Je suis âgé de 20 ans.

J'ai poursuivi toutes mes études secondaires au Lycée de Rennes depuis la classe de huitième.

J'ai obtenu mon baccalauréat : la 1ère partie (A-A') en juillet 1929 (mention assez bien) ; la 2e partie (philosophie A) en juillet 1930 (mention bien).

J'ai préparé au Lycée de Rennes le concours de l'École Normale Supérieure et après échec en 1932 y ai renoncé.

J'ai été titulaire en 1931 du prix de l'Association des Anciens Élèves du Lycée. J'ai passé en juin 1932 et juin 1933 mes quatre certificats de Licence de philosophie :

Soit : en juin 1932	Morale et sociologie (mention bien)
	Logique et philosophie générale (mention passable)
en juin 1933	Psychologie (mention assez bien)
	Histoire de la philosophie (mention bien)

En possession de ma licence de philosophie, mon but est l'Agrégation de philosophie.

Je compte occuper l'année scolaire 1933-34, que je passerai encore à Rennes, à la préparation du diplôme d'Études supérieures de philosophie, et d'un certificat de sciences exigé pour l'Agrégation, et l'année scolaire 1934-35 que je compte passer à Paris à la préparation de l'agrégation.

Voici ma situation de fortune et de famille. Je suis orphelin de père et de mère et pupille de la Nation.

Mais devant atteindre mes 21 ans en février 1934 je verrai s'éteindre à cette date ma pension de guerre.

Les revenus de ma famille, - privée de tout chef depuis le décès de mon grand-père Monsieur Louis Ricœur, directeur de la Caisse Régionale R.O.P.- sont très modestes et fortement diminués par les frais qu'entraîne la maladie de ma sœur qui depuis quatre ans a besoin de soins coûteux dans le midi.

L'obtention de ce prix me permettrait d'envisager plus favorablement la continuation de mes études.

Veuillez croire, Monsieur le Maire à mes sentiments très respectueux.

Paul Ricœur

(Texte lu le 19 octobre)

Le prix Bertrand-Duhamel, d'un montant maximum de 5000 francs, avait été établi le 12 juillet 1872 par Virginie Aimée Bertrand, veuve de Jean-Marie Constant Duhamel, pour honorer la mémoire de son mari, membre de l'Institut.

Attribué tous les deux ou trois ans depuis 1873, il « *était destiné à des jeunes gens, anciens élèves du Lycée de Rennes où Duhamel avait été élevé qui, faute de ressources suffisantes, ne pourraient poursuivre ou compléter les études ou les recherches d'ordre supérieur qu'ils avaient entreprises. La limite d'âge était fixée à 30 ans. Exceptionnellement, le prix pouvait être donné à un élève au moment de sa sortie du Lycée et n'ayant par conséquent pu encore faire ses preuves et seulement lorsque cet élève sera désigné par des succès universitaires hors pair ou par la manifestation d'une supériorité incontestée dans un des ordres d'études qu'il a suivies* ».

En 1933, deux candidats se sont manifestés auprès du Maire de Rennes, président de la Commission : Paul Ricœur et Édouard Mahé, candidat malheureux en 1931. Le 11 juillet 1933, le prix Duhamel est attribué à Édouard Mahé, artiste peintre, élève d'Ernest Laurent, « *fils d'un instituteur public tué à l'ennemi* ».

Un argument a peut-être joué en sa faveur ; en post-scriptum de sa lettre de candidature, il écrit : « *Je suis né le 1er mai 1905. C'est donc la dernière fois que je puis demander le prix Bertrand-Duhamel* » !

Jos Pennec